

LE

RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ECONOMIE SOCIALE—LITTÉRAURE—SCIENCES,
BEAUX-ARTS—BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

22^e LIVRAISON.

SOMMAIRE.

JULES LÉMAITRE et le jeune lettré moderne	CHARLES TILMAN
SOUVENIRS DE COLLÈGE.....	J. HORACE DAVID
MUSIQUE ET POÉSIE.....	GERMAIN BEAULIEU
REVUE GÉNÉRALE.....	G.-A. DUMONT
LETTRE DE PARIS.....	J.-B. DE LORDE
L'AMOUR DE JACQUES (roman).....	CHARLES FUSTER
Lettres d'un Etudiant (introduction par G. A. DUMONT) ..	LOUIS AUDET

PIERRE J. BÉDARD, DIRECTEUR.



MONTREAL
IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE

P. BEDARD, Propriétaire.

170, RUE ST-LAURENT,

1892

RENSEIGNEMENTS.

LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA		POUR L'ÉTRANGER	
Un an	\$2.00	Un an	12 frs
Six mois	\$1.00	Six mois	6 frs
Quatre mois	70 cts	Quatre mois	4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond, comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes.

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 170 rue Saint-Laurent, Montréal. Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

Le Magazine Français Illustré.

45, rue Laffitte, Paris

PUBLICATION MENSUELLE.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE :

TEXTE : *Mère repentie*, par Henri Leverdier. — *Pierre et Madelon*, par la comtesse de Charbrun. — *La Fugue du Décapité*, par René de la Villoye. — *Coup d'ail chez nos voisins d'Outre-Manche*, par Romain Delaume. — *L'Automne* (poésie), par Georges Rocher. — *Colloque sentimental* (poésie), par Paul Verlaine, avec musique de Ch. de Sivry. — *Les mois parisiens : Novembre*, par Ernest Jaubert. — *Les Académiciens : Sully-Prudhomme*, avec poésie inédite autographiée. — *Croquis Alsaciens*, par Jean Rival. — *Chanson rose* (poésie), par P. Millanvoje. — *Souvenirs des Alpes-Maritimes*, par Clarisse Bader. — *Le Caricaturiste*, par Gaston Schoedeler. — *Le Sang des roses*, par Michaud. — *Les Elephants*, par le marquis de Cherville. — *La Science amusante*, par G. Vitoux. — *Les Amies de Couvent*, par d'Erville. — *La vie à Paris*, par Jacques Lozère.

REVUES : *Littéraire, des Périodiques français et étrangers, Scientifique, Rustique, Mondaine, Militaire, Dramatique, Théâtrale (Chronique), A vol d'oiseau, De questions de droit usuel, Financière. — Conseils pratiques. — Jeux. — Amusements divers.*

ILLUSTRATIONS : de MM. Bassan, Bertrand, Birr, Bomble, Decoprez, Gamberini, Gerbault, Janet, René Leclerc, Léofanti, Lunel, Lucien Métivet, Merwart, Morel, Prunaire, Spolski, Stein, Steinlen.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ABONNEMENTS : 45 RUE LAFFITTE

Paris.	Un an	12 fr.	Six mois	6 fr.	Trois mois	3 fr.	50
Province. —	15 fr.	—	8 fr.	—	4 fr.	50	
Union postale.	18 fr.	—	9 fr.	50	—	6 fr.	—

Le Numéro : 1 fr. 25

A VENDRE Une collection contenant un millier de timbres différents, en bon ordre, dans un album Scott d'édition récente. Conditions des plus faciles. Aussi timbres rares en détail et timbres communs au cent ou au mille. Spécialités : timbres du Canada, (émissions de 1852-77) et du Paraguay. S'adresser à T. Huot, Bureau du "Recueil Littéraire."

UNE PERSONNE ayant des loisirs, se chargerait volontiers, et à des prix très peu élevés, d'ouvrages tels que traductions, copie musicale ou autre corrections d'épreuves, arrangements de pièces pour cercles dramatiques, etc. etc.

Pour plus amples informations s'adresser à J. A. bureau du "Recueil Littéraire."

JULES LEMAITRE

ET

LE JEUNE LETTRÉ MODERNE.

LE semillant critique du *Journal des Débats* vient d'entrer en lice ouverte avec tous nos petits écrivains néfastes et impuissants.

Qui ne les connaît? La nature leur semble une marâtre, la vie bourgeoise une chaîne de bêtises, les devoirs civiques une niaiserie d'émasculés, la religion et la philosophie des songes creux de pauvre fous. Nés de parents qui doivent travailler pour vivre, ils souffrent le martyre. Ils ont du génie, c'est évident; ils ont des chefs-d'œuvre dans le cerveau, c'est plus évident encore. Ah! s'ils étaient libres, si leur famille—êtres vulgaires et plats—n'était pas là pour les opprimer et les comprimer, ils créeraient à l'aise, ils renouvelleraient la littérature, ils sèmeraient sur leur route les œuvres d'art!

Paul Rémond, — le héros de la comédie-drame *DANS LE RÊVE*, de M. Louis Müllem — est le type de ces jeunes écervelés.

Baptisons-le tout d'abord. C'est un *polisson*, dit Jules Lemaître. C'est un être pleinement ridicule et haïssable : *haïssable des pieds à la tête et ridicule de la tête aux pieds*.

Il souffre, dit-il. Ne le croyez pas. Sa souffrance est toute d'imagination; elle ne fait qu'un avec sa vanité; elle est absurde. Qui donc est sûr d'avoir du génie? Tandis qu'il gémit sur son génie opprimé, il y a de très fortes chances pour qu'il gémissé sur un néant; car on n'est jamais sûr d'avoir du génie, et on ne sait ça qu'après.

Il est un préjugé inepte qui travaille, détériore et détraque ce *jeune nigaud*: ce préjugé consiste à croire que la littérature est, par elle-même, une occupation infiniment supérieure à toutes les autres besognes humaines, quelles qu'elles soient, et qu'elle confère au premier blanc-bec qui s'avise de barbouiller des vers ou de la prose, un caractère sacré, un droit au respect de sa famille et de ses contemporains.

Notre jeune nigaud ne comprend le génie que sous la forme littéraire: les facultés des hommes de guerre, des hommes politiques et des diplomates, celles des savants et des orateurs restent pour lui d'ordre irrémédiablement inférieur. *Opinion d'enfant! Niaise superstition!* Pour agir sur les hommes ne faut-il pas les connaître? Un homme politique peut

fort bien, tout comme un romancier, être un observateur, un psychologue et un moraliste ; il peut avoir, lui aussi, sa conception de la vie ; il peut avoir son idée et son rêve, et en poursuivre la réalisation avec des hommes vivants pour matériaux ; il peut être, par conséquent, artiste à sa manière.

La littérature est-elle, oui ou non, un mandarinat qui isole l'initié, qui le met à part et au-dessus des autres hommes ? Paul Rémond donne dans l'affirmative. C'est pourquoi Paul Rémond, qui s'attribue du génie, n'est qu'un *spécialiste*, un *lettré de Chine*, un *pédant*, quelque chose qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un pion.

Ici Jules Lemaitre est admirable de vérité et de bon sens. La littérature est-elle une profession, c'est-à-dire, ne vaut-elle qu'à la condition d'exclure, chez l'écrivain, les autres formes de l'activité humaine ?

Ecoutez, petits garçonnets ! Je sais bien que, de nos jours, elle est devenue, par la force des choses, une profession ; mais nous devons l'oublier autant que nous le pouvons. Nos meilleures pages sont toujours celles que nous avons écrites le plus involontairement, en cessant, pour ainsi dire, d'être des "professionnels", des hommes de lettres. Les littératures n'ont jamais été plus belles qu'aux époques où ce n'était pas un métier de faire des livres, où l'on était citoyen, soldat magistrat, avant d'être poète et auteur dramatique, et l'on écrivait enfin que pour soulager son cœur, et non pour écrire. A ces époques-là, il n'y a presque point d'œuvres médiocres, justement parce qu'il n'y a point de littérature de profession. Le grand poète Eschyle, dans son épitaphe, néglige totalement de mentionner qu'il a fait des pièces qui ont eu quelque succès, et rappelle qu'il était à la bataille de Salamine. Il a bien du sens dans ces préceptes du vieux Boileau :

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.

Cultivez vos amis, soyez homme de foi.

C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre :

Il faut savoir encore et conserver, et VIVRE.

C'est dans les temps où la littérature est un métier que les écrits superflus et médiocres pullulent — par exemple à Alexandrie, sous les Ptolémées ; à Rome, aux deux premiers siècles de notre ère. — Et le plus triste, c'est que ce métier paraît sacro-saint à ceux qu'il l'exerce : la vanité littéraire devient alors démesurée, intolérable ; l'"homme de lettres" est né.

Les Paul Rémond ne sont point rares. Mauvais fils, mauvais frères, mauvais amis, ils poussent jusqu'aux dernières limites leur *misérable rêve*. Certes beaucoup de braves gens seraient tout prêts à leur pardonner leurs méchantes menées, s'il y avait dans leur cœur une croyance féconde, dans leur esprit une pensée rayonnante. Hélas !

Ce n'est point un dieu qui tourmente le pauvre diable : ce n'est qu'un prurit de vanité qu'il l'échauffe. Nous le voyons se battre les flancs pour trouver une idée, et il nous confesse lui-même qu'il n'y voit pas très clair. Jamais délire ne fut moins spontané. Et ce qu'il désire et ce qu'il appelle avec des cris furieux, ce n'est point la joie intime et fière d'avoir fait une œuvre égale à son rêve : c'est le succès de théâtre ou le succès de librairie, c'est la notoriété et l'argent, et c'est de voir sa photographie aux vitrines des papeteries. Et, dans ces conditions, en mettant tout au mieux et en lui prêtant même quelque talent (ce à quoi rien ne nous oblige), qu'est-il capable de produire, sinon un de ces livres inutiles, comme il en éclot une centaine tous les ans et comme en peut faire tout jeune homme bien doué et qui a de la lecture, dont on dit : "Ce n'est pas mal", et quelquefois : "C'est curieux," imitations d'imitations, assimilables par plus d'un point à ces produits de l'industrie dont les fabricants et les marchands, n'étant en effet que des bourgeois, inspirent à notre bon jeune homme tant de mépris ?

Ce qui manque le plus à ce cadet Roussel des belles lettres, ce n'est pas une certaine heureuse disposition pour broder des phrases d'alambic sur une trame de fin coton, c'est l'intelligence. Du bel esprit, il en a, parfois, quand il a bu de l'absinthe, pour imiter Alfred de Musset ; mais ses façons ne changent point : même alors, c'est un *petit cuistre de brasserie*, un *petit pion de la littérature nouvelle*. Comprend-il quoi que ce soit des choses de la vie ? Rien, moins que rien. Parlez-lui de ses parents, de ses sœurs, de sa patrie ; mentionnez-lui ses humbles devoirs de fils, de frère, de citoyen : il a tellement peu l'envie de vous répondre que c'est à peine s'il conçoit qu'il a pu naître d'un père si bonasse, d'une mère si commune, dans un pays de boutiquiers. Les obscures vertus qu'il l'entourent et le font vivre, sont pour lui lettres mortes : il ne voit partout qu'idées bourgeoises et stupides préjugés. C'est un pleutre.

Ah ! S'il avait du génie, s'écrie Jules Lemaitre, ou plutôt s'il devait avoir du génie, ou s'il était seulement intelligent, il donnerait d'autres preuves de sa santé morale. Il goûterait les joies des existences modestes, où les plus petits plaisirs deviennent savoureux. Il se figurerait que sa vie est une histoire en vers de Coppée. De jour en jour, par l'indulgence et l'attention, il comprendrait un plus grand nombre de choses. Sa sensibilité s'approfondirait, en même temps que s'élargirait son esprit. Et c'est ainsi que, de cette pratique même de la vie, transformée par lui en continuel exercice moral, germerait en lui, peut-être, et sortirait un jour, par une éclosion naturelle et sans qu'il l'eût presque prémédité, un chef-d'œuvre, un vrai chef-d'œuvre. Car c'est comme ça qu'ils naissent, parfois, — quand

ils naissent — et non par l'application des règles de quelque Rhétorique, fût-ce de la plus récente.


Il nous a plu grandement de faire revivre dans cette revue l'opinion d'un homme qui n'est, dit-on, ni un pion, ni un philistin. Que n'entre-t-elle, toute entière, fût-ce par la fenêtre, dans tous les jeunes esprits que le beau attire et que la vie menace d'écraser :

CHARLES TILMAN.



SOUVENIRS DE COLLEGE.

FANTAISIE LITTÉRAIRE.

 était en l'année 188. Au mois de novembre. Ce jour-là, notre professeur de rhétorique avait souri à un mot lancé au milieu d'un profond silence, par un de mes condisciples, et fait inusité, notre bon père avait oublié de nous gratifier d'une bonne version grecque, promise la veille. Conséquence de cet oubli, paresse à l'étude, sommeil pour les uns, lecture pour les autres. Quant à moi, après quelques instants de réflexion, l'idée de faire une excursion me vint à l'esprit. Il était inutile de songer à une promenade, voire même à un voyage clandestin, l'œil exercé du pion commis à la surveillance des élèves, ôtait tout espoir de fuite.

Je pris bientôt mon parti, je me décidai de faire une excursion dans mon pupitre, et sans plus tarder je me mis en voyage.

Le premier livre qui s'offre à mes regards, c'est notre histoire du Canada, je n'entreprendrai pas de feuilleter l'œuvre de F. X. Garneau, qu'il me suffise de rapporter ici les vers de notre poète national L. H. Fréchet :

- “ O Régistre immortel, poème éblouissant
- “ Que la France écrivit du plus pur de son sang ;
- “ Drame ininterrompu, bulletins pittoresques,
- “ De haut faits surhumains, récits chevaleresques,
- “ Annales de géants, archives où l'on voit
- “ A chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,
- “ Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
- “ Quelque nom de héros ou d'héroïne antique...

Ces paroles font voir l'œuvre immense de notre grand historien.

En effet que de faits mémorables se sont passés sur cette Nouvelle-France, c'est Cartier qui la découvre, c'est Champlain qui fonde Québec, c'est Maisonneuve qui devient le fondateur de notre opulente cité. Et plus tard, c'est d'Iberville qui s'illustre par ses exploits à jamais célèbres, c'est de Salaberry qui avec ses trois cents braves, défie les forces réunies de huit mille américains.

Le second volume que je tire de mes fouilles est un gros livre, couvert gris, usé, déchiré même en plusieurs endroits, c'est mon dictionnaire.

Comme il est peu intéressant je ne lui ferai pas l'honneur d'une mention.

Passons, ah ! voici du sérieux et qui commande l'attention d'une manière toute spéciale ; c'est Bossuet avec ses oraisons funèbres.

Théologien, philosophe, historien, orateur, il est tout en même temps, ce ne sont pas des œuvres littéraires dignes de remarque qui naissent de sa plume, ce sont des chefs-d'œuvre qu'il crée. Avec quelle simplicité, il raconte les faits ; partout enfin, dans chaque partie de tous ses discours éclate le zèle du salut des âmes. Bourdaloue n'a point son vol impétueux ; Mascaron, tout en annonçant Bossuet est loin de sa sublimité ; Massillon, selon de Mestre, " quoiqu'il possédât toutes les grâces du tour et de l'expression, l'enchantement du nombre et de l'harmonie montre trop de philosophie il lui est donc inférieur."

Quant au style, on a raison de dire avec Chateaubriand " que l'évêque de Meaux a créé une langue que lui seul a parlée, où souvent le terme le plus simple et l'idée la plus relevée, servent comme dans l'Écriture à se donner des dimensions énormes et frappantes."

Tiens ! voilà un volume qui est bien usé ; qui est presque en lambeaux c'est Lafontaine. Pour moi je ne suis pas de l'avis de Lamartine qui ne pouvait lire les fables de ce bon vieux Lafontaine : je me range du côté de Saint-Marc Girardin qui a judicieusement remarqué ; " que l'on peut tirer à volonté des fables de La Fontaine, une moralité familière et médiocre, ou élevée et généreuse tout dépend du questionneur."

On comprend facilement que je dois avoir quelques romans, mais comme l'étude de ce genre de littérature exige beaucoup de travail, je passe aux maîtres de l'éloquence :

CICÉRON ET DÉMOSTHÈNES.

L'auteur des *Catilinaires* est si connu que je crois inutile de parler longuement du défenseur de Milan.

Quant à l'orateur grec : qui ne le connaît pas, son discours pour la Couronne est célèbre. Entreprendre de mettre au jour les beautés incomparables renfermées dans les discours de ces deux grandes figures de l'histoire, est une tâche que je n'entreprendrai pas pour le moment, qu'il me suffise de dire à ceux qui me liront : jugez par vous mêmes et vous connaîtrez les sublimes idées, les harmonieux tours de langage de l'orateur athénien, ainsi que les périodes sonores du grand Cicéron.

Il m'eût été facile d'entreprendre un grand voyage, de traverser l'océan, visiter les principaux pays de la vieille Europe ; et de là passer en Grèce ; arpenter l'Agora, tâcher de découvrir le lieu où Eschine et Démosthènes ont harangué les assemblées athéniennes ; visiter l'Archipel grec, puis en revenant, m'arrêter à Rome, relever les principaux endroits, visiter le Forum, témoin des plus belles joutes oratoires ; revenant de nouveau en France, je me serais agenouillé sur les parvis sacrés de Notre-Dame de Paris ; Bossuet alors me serait apparu dans toute sa grandeur : j'aurais mis le terme à mon voyage par le retour dans ma patrie bien-aimée.

Une année peut-être se serait écoulée depuis le moment de mon départ, combien d'heures d'étude de perdues, et Cicéron oublié. Sur les ailes de la pensée, au contraire j'ai parcouru toutes ces contrées, d'un bond, j'ai traversé les mers, tout en m'épargnant les désagréments d'une traversée orageuse. J'ai vu Paris, sans qu'il m'en coûtât un sou ; j'ai atteint la Ville Éternelle et je suis passé en Grèce.

Tour à tour dans mon esprit, les plus grands hommes ont passé devant moi. Et dire que sans fatigue et sans me déranger le moind du monde ; je suis arrivé à l'endroit d'où j'étais parti, c'est-à-dire à mon pupitre.

Il est bon quelques fois de réfléchir. L'imagination à elle seule ne saurait suppléer à la raison. On voit en effet par les annales de l'histoire, que c'est dans la solitude et par le travail que les plus grands auteurs ont produit leurs plus belles pièces. Aussi voyons-nous dans les temps anciens que pour fortifier l'intelligence, donner de la profondeur aux pensées ou les féconder par une longue méditation, Pythagore ordonnait plusieurs années de retraite à ses disciples afin qu'ils fussent tout entiers à leur ouvrage il allait encore plus loin il leur prescrivait le célibat.

La solitude est l'école de la grandeur d'âme, comme elle peut être celle de la folie, a dit un auteur. On peut donc affirmer que la réflexion nous est indispensable, et cette proposition est tellement vraie, que si l'on parcourt l'histoire on voit que la plupart des hommes illustres tels que Bacon et Goethe avaient déjà produit leurs plus beaux ouvrages avant de se marier. Ce n'est qu'après s'être séparé de sa femme que Lafontaine fit ses fables.

Galilée, Raphaël, Michel-Ange, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Sainte-Beuve, Byron, Alfred de Musset, Pope, Washington furent célibataires, Il ne s'est jamais marié et peut-être n'a-t-il pas eu le loisir d'y penser jamais. dit un écrivain, en parlant de Newton.

Mais assez de preuves ; continuer c'est me faire une mauvaise réputation auprès des charmantes lectrices du RECEUIL LITTÉRAIRE. N'allez pas me vouer à votre indifférence, car je m'empresse de conclure qu'il n'est pas de toute nécessité de suivre l'exemple de ces hommes, non, nous pouvons faire quelque chose de bien sans s'astreindre à cette austère loi ; mais vous m'accorderez volontiers que la réflexion est nécessaire.

J'ouvrais un volume intéressant lorsque la cloche nous appelant au souper, me ramena au monde réel ; j'avais donc fait une excursion littéraire très-agréable et semée partout de charmants épisodes.

J. HORACE DAVID.

MUSIQUE ET POÉSIE

FRAGMENT

.....
Et je marchais rêveur.

 Tout-à-coup à mes yeux

Apparut un jeune homme aux traits délicieux :
Son œil noir où brillait une céleste flamme
Réflétait tendrement la beauté de son âme,
Et ses longs cheveux bruns au souffle du zéphir
Ondulaient en vibrant comme un tendre soupir.

Il me prit par la main : je me laissai conduire.
Le vent soufflait toujours et l'on entendait bruire
Des bosquets d'alentour les branches des vieux pins.
Nous traversâmes lacs, rivières et ravins :
Rien ne nous arrêta, ni les hautes montagnes,
Ni même la beauté des immenses campagnes.
Et mon guide toujours me tenant par la main,
Précipitant le pas, me frayait le chemin.

 Enfin il s'arrêta dans des forêts profondes
Dont les arbres roulaient comme d'immenses ondes.
Et s'étant accoudé sur un chêne abattu
Il me dit lentement : " Homme, me connais-tu ?... "
Je ne sais la frayeur qui fit frémir mon âme,
Je me mis à trembler comme une faible femme
Quand je lui répondis ; " Je ne vous connais pas ! "
Mon guide vers le ciel tendit alors ses bras
Murmura quelques mots, et puis baissa la tête.
De violence alors redoubla la tempête
Qui semblait entonner ses hymnes triomphants :
La forêt frémissait sous l'haleine des vents :
On eut dit le fracas d'un lugubre tonnerre
Frappant avec effort un chêne séculaire ;
Le nuage, dans l'air, volait bouleversé,
Mais toujours appuyé sur l'arbre renversé,
Le jeune homme plongeait ses regards dans la vague.
Je sentais bouillonner mon sang comme la vague
Qu'entr'ouvre brusquement le rapide vaisseau
Et mes tempes battaient comme une aile d'oiseau.
Après quelques instants d'un pénible silence :
" Entends-tu redoubler les vents de violence ? "
Me dit mon guide.- " Oui, répondis-je, j'entends."
 Comprends-tu maintenant qui je suis ?... Et longtemps

Je restai sans répondre. — “ Eh bien parle sans crainte, ”
--Je ne reconnais pas votre majesté sainte.
-- Allons ! suis moi toujours !. . .

Et mon guide inconnu
M'entraînant vers le Nord était alors venu
S'asseoir sur un glacier au-dessous de l'aurore
Et puis là, m'avait dit : “ Vois et contemple encore.”

Le ciel était limpide et d'un azur parfait,
La-bas à l'horizon le soleil se levait
Et sur les glaciers verts ses vagues de lumière
Dardaient pour revenir scintiller en arrière.

J'étais là contemplant ces sublimes beautés
Quand l'inconnu me dit : Ces soleils reflétés
Ne te disent donc pas qui je suis ? -- Hélas ! maître,
Ballutai-je, en vain je voudrais vous connaître.”
--Suis-moi toujours !..

Ensuite il fit devant mes yeux
Resplendir les beautés de la terre et des cieux :
Jamais je n'en avais contemplé pareil nombre ;
Tout était beau, depuis les astres jusqu'à l'ombre.
Puis lorsque j'eus tout vu, tout senti, tout palpé
Et que tout par sa main eut été dissipé :
“ Me connais-tu ? dit-il presque avec frénésie.”
--Non, pas encore ! — Eh bien ! je suis la poésie.

Il dit et disparut ; mais en disparaissant
Il avait dans mes yeux fixé son oeil perçant
Et j'avais cru sentir au dedans de mon âme
A ce même moment s'allumer une flamme.
Sans savoir où j'étais, je me mis à songer
A cet étrange drame, au ciel, à l'étranger.

II

Je n'étais pas encor revenu de mon rêve
Que je m'étais senti porté sur une grève
Où l'océan roulait ses flots avec fracas.
Après m'être levé je marchai quelque pas
Et m'assis tout ému sur une roche humide.
Le ciel était alors parfaitement limpide,
Mais un vent furieux bouleversait la mer,
Faisant jusqu'à mes pieds rouler son flot amer.
Je distinguais pourtant une douce harmonie
Dans ce tumulte sourd, comme si le génie

De l'immortel Mozart se fut logé dessous,
C'est en vain que les vents redoublaient leur courroux,
L'harmonie était là qui grandissait sans cesse,
Soudain sur mon épaule une main de déesse
Se posa doucement : peut-être cette main
Légère et qui n'avait en elle rien d'humain,
Craignit de profaner ma douce rêverie :
Tel un beau papillon parcourant la prairie
Sent bientôt le besoin d'aller se reposer ;
C'est alors qu'il descend sur la fleur se poser
Sans même de la fleur faire ployer la tige.

Surpris, je n'avais pas à cet autre prodige
L'émotion parfois s'empare tant d'un cœur
Que souvent on la voit lui ravir sa vigueur :
Telle dans les beaux jours la joyeuse fauvette
S'il survient un danger cesse ses cris de fête --
Tourne la tête afin de voir qui me touchait,
Et dans les bruits confus mon oreille cherchait
Cette harmonie étrange et toujours grandissante
Que jetais aux échos la vague mugissante.

Et sur ma tête alors vint se poser la main
Tandis qu'à mon oreille on murmura " Germaina"
Mais la voix qui disait mon nom avait en elle
Une inflexion douce, et tendre et solennelle,
Et je me retournai... mais je n'aperçus rien.

Ce nom qu'on avait dit, c'était pourtant le mien :
Qui donc l'avait ainsi prononcé ?..

Mais la vague
Frappe sans cesse l'air d'un mugissement vague.
Alors je m'écriai : " Qui donc m'appelle ainsi ?
Je cherche en vain des yeux, il n'est personne ici !..
Du monde des esprits est-ce un être invisible ?
Est-ce un être qui prend une forme sensible ?
De ma mère serait-ce, ô ciel ! la douce voix
Qui viendrait ici bas murmurer quelquefois ?
Est-ce encor toi divine et douce poésie ?..

J'entendis comme un être ivre qui balbutie :
" Non je suis la musique et je naquis du chant..."

Et la voix se perdit dans le concert touchant
Que la brise et la vague et la nuit et la mer
Confiaient aux échos, ces messagers de l'air.

.....

III

Ainsi donc, ces deux arts, musique et poésie
Que le froid géomètre appelle fantaisie ;
Ces deux foyers ardents et civilisateurs,
De nos pauvres esprits tous deux régulateurs ;
Ces arts divins venaient de subjuguier mon âme
Et l'embraser tous deux de leur céleste flamme.
L'un s'était à mes yeux montré sur le chemin
Où plus tard il devait me guider par la main.
Comme pour son enfant fait une bonne mère...
Hélas ! ô vision tu fus trop éphémère !..
Qu'importe à son contact je m'étais enflammé
Et tout ce qu'il avait de beau m'avais charmé.
L'autre sorti du sein de la vague vermeille
Était aussi venu chanter à mon oreille
Et lorsqu'il avait fait tressaillir les échos
Il était dans mon cœur venu prendre repos.

Musique, Poésie, amusements sublimes,
Vous qui faites pleurer les âmes magnanimes
Quand dans la mélodie étrange des grands bois,
A la voix de chaque être unissez votre voix ;
Vous qui calmez les maux, soulagez la souffrance.
Donnez à l'affligé le calme et l'espérance ;
Vous qui sur les hauteurs d'un idéal divin
Transportez les Mozarts, les peintres, l'écrivain ;
Vous qui séchez les pleurs de l'amant qui s'afflige
Et n'épargnez pour lui peut-être aucun prodige,
Je vous laisse à tous deux le chemin de mon cœur :
Soyez pour lui la paix, le calme et la vigueur.
Ah ! gardez-en tous deux la trop facile entrée ;
Que sa flamme par vous soit sainte, soit sacrée ;
Ne laissez jamais rien de profane y passer,
Et que toute amitié, sentiment et penser,
Que tout amour, désir, passion, espérance,
Dévouement et langueur, et soupirs, et souffrance,
Que tout se purifie à votre feu divin :
Vous êtes dans mon cœur, n'y soyez pas en vain.

GERMAIN BEAULIEU



REVUE GÉNÉRALE.

La peine de mort, etc. — Le différend entre les Etats-Unis et le Chili. —
Les élections municipales de Montréal.

En Allemagne, on se sert encore du glaive pour l'exécution des criminels. Mais il paraît, si on en croit les dernières nouvelles, que Guillaume II ne trouve pas ce genre d'exécution assez "fin de siècle", et on dit qu'il voudrait le changer pour un autre ; mais il ne s'est arrêté encore sur aucun.

Ce vieux mode d'exécution encore en usage dans l'ancienne Germanie, nous porte au bon vieux temps et aux divers moyens de punir autrefois les criminels. Dans un livre trouvé dans les archives de France, nous trouvons la liste suivante des prix que se faisaient payer les bourreaux, suivant le travail qu'on demandait d'eux :

	Livres
Pour cuire dans l'huile un malfaiteur.....	48
L'écarteler tout vif.....	30
Faire passer de vie à trépas par le glaive.....	20
Rouer ensuite le corps.....	10
Mettre sa tête au bout d'une perche.....	10
Couper un homme en quatre.....	35
Pendre un coupable.....	20
Ensevelir le corps.....	2
Empaler un homme vivant.....	25
Brûler vive une sorcière.....	28
Brûler un sadomite avec son cheval.....	30
Ecorcher un homme tout vif.....	28
Noyer un infanticide dans un sac.....	24
Jeter à la voïgie un suicidé.....	20
Mettre à la torture.....	4
Application de l'étau.....	2
Application des brodequins.....	4
La question de la Géhenne.....	10
Une personne au pilari.....	2
Fouetter.....	4
Marquer.....	10
Couper la langue, les oreilles et le nez.....	10

* * *

Le différend qui existait entre le Chili et les Etats-Unis vient d'être tranché. Le gouvernement chilien consent à payer une indemnité aux pa-

rents des matelots massacrés à Valparaíso, et à saluer le drapeau américain d'une salve de coups de canon.

La difficulté avait réellement commencé depuis le jour où M. Egan, ambassadeur américain au Chili, avait été soupçonné de pactiser avec les partisans de Balmacéda et même de les cacher à l'ambassade. Ce qui était le cas.

Quelque temps après le renversement de Balmacéda, quelques matelots du navire de guerre *le Baltimore*, de la marine américaine, en rade de Valparaíso, se permirent une descente à terre. Les habitants de la capitale, déjà fort soulevés contre les Américains, virent cet acte comme une menace et firent un mauvais parti aux pauvres *mathurins*. Le résultat fut la mort de deux de ces derniers.

La plupart des journaux ont blâmé la manière arbitraire avec laquelle les États-Unis ont traité le Chili. On dit, et non sans raison, que les États-Unis ont profité de leur supériorité pour imposer au Chili, une petite république, des conditions un peu trop humiliantes.

Que voulez-vous ? Le petit et le faible doit toujours se courber devant le grand et le puissant.

* * *

L'appel nominal des candidats pour les élections municipales de Montréal a eu lieu le 19 janvier, à l'Hotel de ville. Ce jour-là, les messieurs suivants ont été élus par acclamation : C. Beausoleil (quartier Est), en remplacement de l'échevin J.-B.-R. Dufresne ; J.-H. Stearns (quartier Saint-Antoine), en remplacement de l'échevin G.-W. Stephens ; l'échevin J. Brunet (quartier St-Jacques), réélu ; l'échevin Pat. Kennedy (quartier Sainte-Anne), réélu. Dans le quartier Sainte-Marie, il y avait deux candidats en présence pour remplir la vacance créée par le départ de l'échevin F. Martineau : MM. E. Dagenais et A. Renaud ; ce dernier ayant ensuite résigné, M. Dagenais fut élu par acclamation. Le maire, l'hon. Jamec M^c Shane, a été également réélu sans opposition.

Dans les quartiers suivants, des élections ont eu lieu le 2 février : dans le quartier Centre, l'échevin Hamelin ne se présentant pas de nouveau, MM. L.-G.-A. Cressé et Melançon se présentèrent pour occuper son siège ; quartier Saint-Laurent, M. l'échevin Wm Kennedy, Anderson et E. James ; quartier Saint-Louis, l'échevin J.-R. Savignac et E. Lavigne ; quartier Hochelaga, l'échevin D. Rolland et A.-L. Hurtubise ; quartier Saint-Gabriel, l'échevin P. Dubuc et Berthiaume. Ont été élus : MM. Cressé, James, Savignac, Hurtubise et Dubuc.

G.-A. DUMONT

5 février 1892.

LETTRE DE PARIS

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

Les matinées de l'Opéra. — Nouvelles des théâtres. — Les Jobards. —
Une maison hantée.

1^{er} Février 1892.

UNE nouvelle direction de l'Opéra a inauguré les matinées à prix réduits que lui impose son cahier des charges.

Matinée est une manière de parler, conforme à l'usage d'une grande ville où la vie journalière commence plus tard que partout ailleurs et se prolonge sur une bonne partie de la nuit.

C'est à cinq heures, en effet, que s'ouvre la représentation, pour se terminer vers neuf heures et demie. On aurait pu croire le moment mal choisi car les spectateurs et les acteurs se trouvent dans l'alternative de dîner fort tard, de faire leur repas au buffet pendant un des entr'actes, qu'on a peut-être intentionnellement rendus fort longs, ou de ne pas dîner du tout.

Le succès de l'expérience donne tort cependant à ce raisonnement, car il a dépassé toutes les prévisions. A la première matinée et à la seconde qui avait lieu hier, la foule a commencé à faire queue vers deux heures. Toutes les places ont été prises. Les costumes de ville, les redingotes régnaient en maîtres jusque dans les loges que l'on n'aborde généralement qu'en toilette de soirée et en habit.

Ce public s'est montré infiniment plus enthousiaste que le public habituel. *La Favorite* a été écoutée dans le silence religieux qu'on accorde aux œuvres tout à fait nouvelles.

Coppélia a excité des tonnerres d'applaudissements, et pour finir, M. Bertrand, le nouveau directeur de l'Opéra, a été vivement félicité de la réussite de sa représentation populaire.

Il y a bien un revers à la médaille, c'est qu'avec la réduction des places, l'Opéra, même bondé, ne fait pas ses frais dans une soirée pareille. Mais cela c'est l'affaire de la direction seule, qui devait savoir à quoi elle s'exposait et qui peut chercher autre part des compensations.

* * *

La transmission des pouvoirs des anciens directeurs, M. M. Ritt et Gaillard, à MM. Bertrand et Colonne, s'était d'ailleurs accomplie avec une certaine solennité. Les directeurs sortants et leurs successeurs ont réuni et harangué leur personnel, ni plus ni moins que lors d'un changement de ministère et un banquet offert par les artistes aux anciens directeurs au Café de la Paix, a clos cette série de cérémonies.

La présence de la plupart des compositeurs français, M. M. Gounod, Reyer, Ambroise Thomas entre autres, celle de nombreux abonnés de l'Opéra, et les discours prononcés au dessert, ont montré que ce n'est pas sans regrets qu'on voit M. Gaillard quitter la direction de l'Académie de musique.

Voici, à propos de nos théâtres, quelles ont été les soirées principales de la semaine. Lundi dernier, au théâtre du *Vaudeville*, spectacle coupé, composé de *Karita*, comédie en vers, de M. Soniés ; le *Paysan*, drame en un acte, de M. Sigaux et *les Jobards* comédie en trois actes de M. Guinou et Denier, déjà représenté en matinée il y a quelques semaines.

La première de ces pièces est une saynète Louis XV assez spirituelle, où l'on voit un petit abbé, forcé de choisir entre le cloître et le mariage ; préférer encore le lien conjugal, tout en voulant s'accorder auparavant quelques distractions. Par bonheur, c'est sa fiancée, encore inconnue de lui, qui se fait passer pour Karita, la danseuse d'opéra de laquelle il a sollicité un rendez-vous, et tout finit ainsi le mieux du monde.

*
* *

La seconde repose sur une donnée trop lugubre pour que je veuille m'y arrêter. Quant aux *Jobards*, c'est une pièce fort intéressante, malgré sa portée philosophique un peu décourageante. Les jobards, ce sont les honnêtes gens, ceux qui accomplissent le devoir quoi qu'il en coûte, et qui se font rouler par les gens n'appartenant pas à cette catégorie.

Le type créé par M. M. Guinou et Denier, est celui d'Henri Bouardel qui restitue une fortune gagnée par son père au moyen de procédés douteux, manque par suite un mariage riche, et se voit réduit, pour vivre, à demander une place au père de son ancienne fiancée. Celui-ci impose comme condition de sa protection, un mariage entre Bouardel et une nièce pauvre, dont il désire se débarrasser, une fille de jobard, elle aussi, qui ne connaît encore que les chagrins de la vie. Ces deux malheureux se résignent à unir leur destinée, et le bonheur qu'ils finissent par trouver apporte une note consolatrice dans une conception sans cela assez triste.

Le théâtre de la *Porte St-Martin* a repris les *Deux Orphelines*, le grand succès de M. D'Ennery, au moment où l'auteur de ce drame légendaire est atteint par une maladie qui donne les plus sérieuses inquiétudes.

Il y a plus de vingt ans que le public parisien pleure sur les touchantes aventures de Louise l'aveugle, et la source des larmes coule toujours aussi abondante.

Le *Monde où l'on flirte* était attendu avec une certaine impatience, car une première au Gymnase est un événement, et c'est un des théâtres où

la soirée se passe le plus agréablement. Mais la comédie de M. M. Blum et Toché n'a guère répondu à cette attente. La mise en scène en est charmante, le flirtage se poursuit dans d'admirables décors, de la plage de Trouville, à la forêt de Fontainebleau ; c'est un tableau séduisant d'un monde exclusif, formé de gens élégants et inutiles qui tous doivent avoir quelques millions.

L'interprétation est parfaite. Par contre, l'action, l'intrigue, tout ce qui est de l'essence d'une comédie, fait à peu près défaut. J'ai entendu prononcer le mot de *four*, c'est là un mot bien gros pour le Gymnase ; en tout cas, ce n'est pas un succès.

*
* *

Les premiers jours de l'année nous ont valu quelques récits étonnants sur les hauts faits de prétendus esprits dans une maison hantée.

Il ne s'agit plus de celle dont on parlait jadis, située au boulevard Voltaire, je crois. Les esprits ont déménagé, et c'est maintenant à Montrouge rue du Couédic, qu'ils opèrent.

Dans un petit logement de deux chambres, occupé par une dame Boll, son fils et sa fille adoptifs, âgés de 13 et 14 ans, les habitants ont été réveillés l'une des dernières nuits par des bruits étranges. Les meubles craquaient, la vaisselle se cassait sans cause apparente, les cordes suspendues oscillaient, divers objets étaient projetés de côté et d'autre, des tables et des chaises ont été renversées.

Immédiatement, tout ce qui s'occupe de spiritisme à Paris s'est empressé d'éclaircir le mystère. On a consulté des tables tournantes, on a fait des évocations et l'on a acquis la conviction que toute l'affaire est due à un oncle du jeune garçon recueilli par Madame Boll, qui est mort il y a deux ans, et se trouve sous l'influence d'un *envoûtement*.

D'autre part, il y a des partisans d'une explication scientifique basée sur le mauvais état de la maison et des infiltrations de gaz. Enfin d'après une troisième version, tout cela serait une vaste fumisterie, dans laquelle ce qu'il y a de plus clair est la fructueuse collecte faite par Madame Boll pour remplacer sa vaisselle brisée. Je vous laisse à choisir entre ces diverses solutions.

JEAN



L'AMOUR DE JACQUES.

vu clair en elle-même. Depuis, très souvent, elle a interrogé la bonne, qui prenait des nouvelles chez le marchand de moutons. Elle a même, avant hier, arrêté la vieille Lisbeth. Quand Lisbeth, toute rayonnante, lui a parlé des bouillons, des œufs, des forces revenues, du docteur rassuré, Suzanne en a été très heureuse. Elle verrait Jean arriver, qu'elle lui tendrait ses deux mains, qu'elle voudrait le consoler, et, s'il lui rappelait les promenades à deux dans les ornières, les échappées folles, le temps où ils effrayaient les cailles, Suzanne aurait le cœur très doucement remué.

“ Mais voilà ”, — comme dirait le marchand de moutons, — mais voilà... Ce qui, bien davantage, inquiète Suzanne et la rend nerveuse, c'est cette disparition du “ grand ami ”. Suzanne n'a pas lu de traité sur l'amitié et sur l'amour ; elle ne fait pas de ces parallèles, ni même beaucoup de nuances. Si, avec elle, nous voulions déchiffrer son cœur, nous n'y verrions pas grand chose : c'est un cœur tout chargé de sentiments, un cœur très rempli, un cœur trop riche, mais qui a oublié d'éclairer sa lanterne. Jacques n'est ni le fiancé de Suzanne, ni même son amoureux ; ce n'est pourtant pas comme un frère aîné qu'elle le voit dans ses rêves. D'une part, avec de petits frémissements, elle se rappelle la pression de ces mains fines ; elle sait, d'autre part, que Jacques est un grand artiste, un de ceux pour qui les liens ne sont pas faits ; elle sait qu'il a trente deux ans, qu'il a aimé beaucoup de femmes ; et, pourtant, ce n'est pas de l'absence d'un ami que Suzanne aurait le cœur si gros. Une fois, — la nuit après la fête, — Suzanne a vu en rêve le blessé, ce malheureux Jean tout pâle, droit devant elle. C'est étrange ! le blessé, avait la voix de Jacques, le blessé disait : “ Petite amie...” Et, dans ce trouble de tous ses sentiments confondus, Suzanne ne démêle plus rien, n'essaie de rien démêler ; seulement elle trouve que Jacques tarde bien à venir.

Quand le coup de sonnette, très faible, a retenti, — ce coup de sonnette avant lequel ont coulé dix minutes de sueurs froides, de tressauts, de mortelle hésitations, — Suzanne venait, avec la bonne, de mener coucher le vieux père. Le cœur lui a battu à se casser ; et lorsque, une lampe à la main, elle a descendu les trois marches, qu'elle a vu Jacques derrière la grille, elle n'a plus trouver un mot. Elle lui a, d'un signe, montré la maison ; il a montré, lui, la petite charmitte, le banc sur lequel ils s'asseyaient ; et, à quelques pas de la lampe, où viennent se brûler les papillons de nuit, sur le banc encore mouillé, dans la fraîcheur de la nuit bleu, à côté de fleurs qui sentent fort, Suzanne et Jacques sont là ne disant rien.

Sur la route, un char attardé grince des essieux. On entend des : “ Va donc, cocotte !”, des : “ Hardi, la grise !”. Puis le silence reprend, le voluptueux silence à peine entrecoupé par une ou deux roulades de rossignol, et le bruit très léger de l'eau qui court dans le gazon.

“ Comme vous avez tardé, méchant ami ! ”

Jacques veut faire son devoir, le bien faire ; Jacques ne veut pas rester en chemin ; il s'est exhorté, s'est supplié, s'est mis en garde contre les faiblesses ; il faut commencer de suite, tout briser de suite ; il faut parler de Jean.

Jacques parle de Jean. Il dit toutes les résolutions du pauvre diable ; il dit...

Mais Suzanne n'entend pas ce que Jacques dit ; peu à peu, Suzanne s'est rapprochée ; dans ce grand trouble de son cœur, dans le désordre de toutes ses pensées, Suzanne ne demande pas au musicien s'il l'aime, Suzanne ne sait pas ce qu'elle même sent ; seulement, sans prendre garde à toutes les paroles de cette voix rapide, entrecoupée, elle voudrait se faire toute petite, câline, ineffablement tendre. et, plus bas, elle répète encore :

“ Comme vous avez été méchant pour la petite amie ! ”

Jacques parle d'amitié ; il parle de l'amitié que Suzanne doit avoir pour Jean... Suzanne n'entend toujours pas ; les oreilles n'envoient pas au cœur ce qu'elles reçoivent ; le cœur ne raisonne point : il n'a plus que son instinct de tendresse ; et, s'approchant, se blotissant, disant toujours : “ Comme c'était long, mon grand ami ! ” Suzanne vient d'appuyer son front sur la poitrine de Jacques.

Jacques ne parle plus : voilà des minutes qu'il parlait, des minutes, des minutes... Maintenant, à côté de lui, presque sur lui, ce cœur bat, cette gorge tressaille, ces bras tremblent, ce parfum s'exhale, la tête blonde s'abandonne, sans doute que les yeux pleurent : Jacques ne pense plus, ne veut plus, ne se demande plus si Suzanne l'aime, s'il faut partir, où est le crime, — rien, rien, rien ! Jacques va serrer Suzanne dans ses bras, baiser follement ces yeux en larmes, ces cheveux, cette bouche muette ; et c'est alors que, tout doucement, d'une voix éteinte, comme pour bercer le “ grand ami ” dont elle ne sait pas la douleur, mais qui doit avoir une douleur, Suzanne se met à murmurer :

Les roses de la fête
Meurent avant le bal...

Jacques a voulu se dégager. En un instant, en un grand flot de pensées, toute sa vie lui a défilé devant les yeux, — oui, toute cette vie dont il ne veut plus, ces successions d'amours, ces baisers, ces étreintes, ces trahisons...

Je songe aux baisers tendres
Que tu m'aurais donnés...

Jacques se rappelle la femme pour laquelle il les mit en musique, ces vers ; pêle-mêle, mais avec une lucidité singulière, il se les rappelle toutes ; les unes l'ont fait souffrir, il a fait pleurer les autres : non, non, — que cela soit fini, fini une bonne fois !

Jacques s'est dégagé, Jacques se lève. Suzanne est toujours là, une main appuyée sur le banc, l'autre cherchant la main de Jacques. D'une voix plus lente, qui caresse, qui comptait, d'une voix qui appelle, Suzanne chante encore. Jacques va se pencher, Jacques va la soulever dans ses bras, l'emporter loin... Mais il songe au pauvre diable qui l'a béni, au père qui vient de l'embrasser, aux yeux fanés de maman Heurlin ; Jacques n'a pas donné d'excuse, Jacques aime mieux passer pour méchant, pour fou, Jacques n'a ni baisé ces lèvres, ni dénoué ces cheveux, ni bu ces larmes de ces paupières, Jacques n'a pas respiré cette vie offerte ; et, tandis que Suzanne, qui n'y comprend rien s'attarde sur le dernier vers des *Lauriers*, — tandis que, la tête toujours baissée, la main cherchant toujours cette main absente. Suzanne a répété câlinement :

Les lauriers sont fanés,

Jacques court, Jacques s'en va, Jacques s'enfoncé dans la nuit comme un perdu.

Et, brusquement réveillée, la pauvre maman Heurlin, qui a vu devant elle un fantôme blanc comme cire, n'a entendu qu'une seule phrase :

“ Nous partirons demain... Demain...”

XXIX

Trois ans ont passé. Depuis trois ans, Jacques a installé maman Heurlin dans un coin de ce Paris provincial, presque campagnard, qui groupe ses hôpitaux, ses couvents, ses dômes, ses larges avenues, autour de l'Observatoire. Des fenêtres, au cinquième, on voit l'ancien Port-Royal, avec sa chapelle toute noire, le style ancien de ses fenêtres, son toit couleur des siècles ; on aperçoit des arbres, beaucoup d'arbres, et même un petit clocher, comme à Chérisy ; de temps à autre, une corne de tramway, un beuglement de locomotive vous irrite les oreilles : le plus souvent, dans ces jardins, ces hospices, ces cloîtres, ces promenades sans promeneurs, c'est un silence de villes flamandes, un silence blanc les jours de neige, gris par la brume, mais toujours paisible, recueilli et consolant.

Car il a deux êtres à consoler, ce silence. Quand ces deux êtres sont arrivés, quand, après quelques nuits d'hôtel, ils sont venus s'installer dans

ces quatre chambres toutes nues et poussiéreuses, dans cet aspect lugubre de l'appartement abandonné, Jacques ne parlait guère, et, malgré son courage, maman Heurlin se cachait dans les coins pour se tamponner les yeux. En vain dans les jardins d'en face, sur les avenues, les marronniers agitaient leurs sombres masses de verdure, à côté de la pâleur des derniers lilas : en vain, là-bas, par delà l'horizon, souriaient, tantôt argentées, tantôt bleues les collines toutes de clarté : Jacques n'avait le cœur à rien, et maman Heurlin avait le cœur à Chérisy, dans la maison quittée, dans le clocher, dans l'*Angélus* dans l'étroite boutique, dans la chambre où une autre se tient maintenant.

Et puis, peu à peu, les habitudes sont venues. Le marché est à deux pas : il faut pourtant y aller ; il faut courir cette longue et tortueuse rue Saint-Jacques, où les vieux magasins s'ouvrent dans les murs lépreux, sur des trottoirs crottés et gras ; il faut vivre la vie, enfin, — et cette monotonie même, cette succession d'incidents sans importance, cette procession des banalités vous endort le cœur malade. Ce qui, maintenant, navre en core maman Heurlin, c'est d'avoir rêvé de petits enfants, de toutes mignonnes têtes blondes... Déjà elle voyait les berceaux, les bouchettes apprenant à parler avec la voix de son Jacques, les mains en miniature, les grands yeux étonnés, et toutes ces petites robes, tous ces petits bonnets, toutes ces chemisettes à faire pendant les veillées. Mais le reste des douleurs s'est lentement voilé, obscurci, évanoui ; l'habitude a été comme une pluie fine et continue, sous laquelle, heur ou malheur. — surtout le malheur, — tout a disparu.

Jacques, lui, a eu plus de peine, — Oh ! sa dernière nuit de Chérisy ne lui a pas laissé un souvenir. Vaguement il se rappelle des sanglots, l'oreiller mordu, les yeux brûlés... Il ne se souvient pas, non plus, du voyage, de ce grand ballottement du corps secoué avec le cœur, de tout l'être anéanti. La première année il s'est senti dévoyé, perdu. Mais le travail

(*A suivre*).

Collège Ste-Marie

Le 29 de ce mois, aura lieu une magnifique séance au collège Ste-Marie.

On y représentera, avec grands décors, le "Barbier de Séville."
Les prix d'entrée sont de 75 et 50 cts.

ne puis guère être plus pauvrement. Je n'ai encore pour mes quarante élèves dont la plus grande partie est arrivée le premier jour, que deux tables et deux bancs, desquelles tables il y en a une composée de trois planches *braquées* sur deux chevalets. Pas une chaise pour m'asseoir, obligé par conséquent de recourir sans cesse aux voisins pour cette commodité. Un poêle qui a été fait du temps de Ponce-Pilate et sur lequel la main des siècles a imprimé plus d'une injure ; on ne pouvait pas le *miner*, je l'ai fait *graisser*. Un plancher... Dieu du ciel, il faut que je te parle de mon plancher. C'est un plancher à la moderne, celui-là ! c'est un plancher qui a été fait six mille ans après la création du monde ; aussi l'art ne peut-il guère aller plus loin. Si tu entrais dans ma maison, cher ami, et que tu poserais un moment le pied à terre, tu croirais marcher sur des ressorts, tu sentirais le balancement enivrant d'une balancoire, tu sentirais frémir le sol sous tes pieds, les poutres gronder sourdement, les murailles craquer et s'ébranler, et tu verrais devant toi se dresser une planche géante qu'en avançant tu ferais bientôt décliner, comme la vague sous le pied de Neptune. Mais je t'en avertis, mesure bien tes pas, car serais-tu une divinité de premier ordre, la planche rebelle peut te jouer un tour et te servir de trappe fatale par où tu serais précipité dans l'empire noir. L'autre jour, je me suis trouvé tout d'un coup dans la cave s'en m'en apercevoir. Ce n'est pas tout ; ne te hasarde jamais à descendre dans cette caverne par le milieu de la maison, surtout ne t'amuse pas à lire dans les astres pendant ce moment-là : une planche, cédant tout à coup, te ferait décliner jusqu'au fond d'un puits à l'eau saumâtre et vaseuse qui est plein jusqu'au bord. Ce n'est pas tout encore ; lorsque tu entres le matin dans ce sanctuaire, tu aperçois devant toi une légion de rats et de souris qui font "kit, kit, kit," alors tu peux t'amuser à les poursuivre comme des ennemis vaincus d'emblée jusque dans leurs sombres et impénétrables retraites. Lavenette aurait beau jeu dans ce lieu-là (1).

J'ai ici beaucoup de plaisir et d'ennui. Je m'ennuie beaucoup, parce que je suis séparé de tout être à qui je puisse m'attacher intimement. J'ai trouvé cependant des hommes agréables, entre lesquels je dois placer premièrement, M. l'abbé S**, le curé de la paroisse, qui est un homme très instruit, très spirituel et plein de prévenance et de politesse ; je l'ai vu hier soir, il m'a invité à fumer avec lui, il m'a raconté son histoire ; il doit venir chez moi, lorsque je serai établi. Secondement, M. V.-A. L. de M** qui est plein aussi d'enjouement et d'avances flatteuses. Peut-être vais-je m'engager à travailler avec lui cet hiver. Je me suis bien amusé pendant les quelques jours de vacances que j'ai eus. Tu sais déjà que

(1) Allusion à un des héros du roman de Louis Desnoyers: *Robert Robert*.

nous avons ici une gentille petite rivière qui coule devant la porte de mon provisoire logis, et qui fait serpenter tranquillement, au milieu des verts bocages et des forêts éternelles, une éternelle nappe d'eau. Cette petite rivière ne peut être mieux située ; elle offre les plus jolis contrastes, elle forme avec les alentours les plus pittoresques paysages. Tantôt elle forme une cascade bouillonnante qui se pare de toutes les couleurs d'Iris, et paraît s'amuser à former mille petits cristaux liquides qui se transforment bientôt dans le tourbillon ; tantôt elle se promène lentement comme une reine habillée de verdure et couronnée de fleurs et de feuillage ; rien ne la trouble, elle est seulement ridée comme la vieillesse. Je me promène souvent le soir sur ses ondes voyageuses, et alors je me demande souvent quand, dans combien d'années, dans combien de siècles, eiles repasseront au même lieu, où sera alors ma barque ; où serai-je, moi, qui suis porté par elles. Oh ! que je suis petit, me dis-je, nageant sur et dans l'infini, et supporté par l'éternité. Et lorsque les ténèbres m'ont surpris dans mon canot, je vois surgir une infinité de souches sur lesquelles je vais me frapper ; ces souches d'arbres noircies par le feu ou par le temps dont l'onde est parsemée, me paraissent comme des têtes de morts, et je vois s'étendre au milieu d'elles une grande ombre légère ; c'est pourtant mon ombre. Il y a aussi dans les eaux des arbres tout entiers ; celui qui est tant soit peu poète se plaît à recomposer toutes les métamorphoses de la mythologie : ici doit être telle naïade transformée par Jupiter ; ici, telle hymadriade ; là, telle nymphe trop amoureuse ; ici, au milieu, telle bergère qui essaye de se sauver à la nage des poursuites de son amant et qui eut le même sort que lui. Un homme ordinaire rit de l'enthousiasme des poètes ; mais ne faut-il pas vivre d'enthousiasme, et est-il possible à l'homme de la nature de ne pas mettre la vie dans tout ce qui existe, de ne pas se créer partout des âmes et des divinités ?

Je passais avant-hier dans le chemin de la reine avec mon capot dont tu as entendu parler plusieurs fois (1). Un marchand de pommes se trouvait là qui dit en me voyant que j'avais l'air d'un faux prophète. Qu'en dis-tu John (2) ?

Adieu. Je suis, comme toujours, ton ami très affectonné.

(1) Il était, si nous ne nous trompons pas, en drap d'éléphant de couleur grisâtre, très long et très ample, et son père le lui avait acheté tout fait l'hiver précédent ; il lui avait attiré de la part de ses amis et connaissances, une foule de quolibets.

(2) Il appelait souvent son ami par ce nom.

V

Saint-Louis de Gonzague, 8 décembre 1853

MON cher W**—Je crois que ma lettre va être longue ; je suis plein de nouvelles de la dernière importance et du plus haut intérêt. Peuples, prêtez l'oreille ; nations, soyez attentives ; univers, fais silence ; grandes actions, faits héroïques, actes de magnanimité et de vertu, œuvres divines et humaines, disparaissent un moment ; j'ai ici à dévoiler la trame providentielle qui a enchaîné le fil de mes jours depuis que je suis descendu dans la lice où viennent se mettre en spectacle les enfants du premier homme. Oui, mon cher ami, il s'est passé de grandes choses depuis que je suis ici. Il me tardait de connaître le dénouement de tant de misères et de souffrances par lesquelles j'ai passé ; à présent, je puis dire comme Enée, ouvrant à ses compagnons de vastes espérances et allant fonder la ville éternelle :

*Per varios casus, per tot discrimina rerum,
Tendimus in Latium.*

C'est par mille affaires fâcheuses, c'est par mille déboires, c'est par mille situations déplorables que j'ai trouvé la route de la fortune et du bonheur (1), la voie qui doit me conduire au terme de mes souhaits et de ma destination. Il y a bien longtemps que je voulais trouver le repos, que je voulais mettre fin à toutes mes inquiétudes et à mes incertitudes ; une foule d'obstacles se présentaient. Tout maintenant est brisé et surmonté, toute voie a été redressée, tout sentier aplani ; et une voix m'a crié, c'était comme la voix d'un prophète ou d'un précurseur, ou plutôt la voix de l'âme qui se fait entendre à tout homme commençant à jouir de la vie : "Avance, nouveau chevalier de ton siècle ; prends l'épée du progrès, l'armure de la civilisation, le glaive de la liberté, et fais-toi un chemin à travers les ennemis du progrès, de la civilisation, de la liberté. Travaille pour Dieu et pour la patrie. Dieu t'appelle, la patrie te sourit. Va jouir des droits de l'homme, tu es émancipé ; prends ton essor ; que ton corps possède la terre et ton âme les cieux." Telle est, mon cher T**, la voix qui s'est fait entendre à mon oreille, cette voix qui a dû vibrer dans ton âme comme dans la mienne, car nos deux âmes sont homogènes. Je l'avais déjà entendu plusieurs fois, mais elle arriva un jour en temps opportun ; le ciel venait enfin jouer son rôle céleste dans le mien, il venait seconder mes efforts, et apposer le premier sceau de prospérité sur mon avenir. Que de choses pénibles avant d'arriver là ?

(1) Il le croyait, tant l'idéal avait d'empire sur lui.

Tu dois t'en douter un peu—quoique je ne t'ai fait à peu près que des peintures riantes dans ma dernière lettre,—je demeurais, cher ami, dans une famille qu'on aurait appelé à bon droit, du temps de Lafontaine, une famille de vilains. Je me contentais de cette maison pour le moment, vu que je m'attendais tous les jours à me fixer dans mon logis à ressorts. C'est bien l'homme qui propose et la femme qui dispose ; je soupirais sans cesse après l'arrivée de ta mère ; je lui avais écrit deux lettres, et je n'en recevais aucune nouvelle. Que faisait-elle, la mère ? Elle avait reçu mes missives qui la pressaient de venir au plus tôt en aide à un civilisateur. Elle avait appris combien je souffrais dans cette maison de charretier où j'étais toujours en plein cœur d'enfer, moyennant huit belles piastres par mois ; elle avait su que je tendais de jour en jour à devenir sauvage au milieu de cette race inculte qui révèle peu parfois par ses manières et son langage, et son origine et ses mœurs antiques. Cependant, des circonstances tout à fait impérieuses la retenaient, malgré elle, à Montréal. Que faire dans le monde sans argent, depuis que nous ne sommes plus dans l'âge d'or ? Depuis la découverte des métaux, tous les cœurs ne sont-ils pas forgés en fer ? Je languissais et je me tordais dans l'attente ; Mme T** avait encore plus à souffrir : elle souffrait de son embarras et du mien.

Un beau dimanche matin—c'était le 4 décembre 1853—j'étais allé à la messe paroissiale, suivant mon habitude, profitant du mauvais temps qui était mieux en harmonie avec mon capot. Je servis, suivant la coutume, de spectacle à plusieurs commères qui poussaient leurs filles en me regardant. Je regardais, moi, tous ces yeux en regrettant qu'ils ne fussent pas tous des miroirs de génie. Je ne sais pas si elles avaient envie de m'adorer ; je t'assure que j'avais bien l'air d'un dieu avec ma barbe de Jupiter olympien. Il faut que je me vante, en passant, d'avoir fait retourner un petit groupe de grotesques naïades qui faisaient mine de vouloir me dévorer ; je les ai regardées longtemps de mon côté, d'une façon à les foudroyer. Toujours faut-il arriver au fait. Après la messe, je sors de l'église tranquillement ; j'écoute un moment le crieur qui, dans son avis public, imita son curé : il s'agissait de vendre des dindes à la raflé. La chose m'intéressa peu ; je passai outre en toisant, sans faire semblant de rien, une foule de petits faits qui luttaient ensemble en joutes de sottises et de grossièretés. N'empêche, j'étais sur le chemin ; je marchais en m'apitoyant philosophiquement sur le sort des hommes sans éducation. J'étais entièrement absorbé par mes réflexions, lorsque arrivant près de la maison d'école, j'aperçois un petit jeune homme devant la maison qui avait l'air de m'attendre et qui me souriait. Je ne supposai rien d'extraordinaire ; je hâtai toutefois le pas pour

savoir ce que c'était. Cher ami, c'était X**. Ma surprise fut bien agréable, lorsqu'il me dit de suite que sa mère était avec lui. En effet, je trouvais Mme T** chez mon voisin ; grandes joies, grands projets, grandes plaintes, grande reconnaissance, grand espoir ; comment dire tous nos sentiments ? Nous entrâmes le soir même dans la maison qui nous était réservée. Nous y avons fait autant de réparations que nous avons pu, nous avons acheté autant qu'il a été possible ce qui nous manquait ; maintenant, nous voilà en ménage ayant la médiocrité d'or d'Horace et, ce qui vaut mieux, la tranquillité et la paix domestiques. Je fais peu de visites ; j'espère à ma grande satisfaction que j'en recevrai peu. On vante trop la simplicité campagnarde (1), elle me répugne maintenant au dernier point. Il est bien vrai de dire que la politesse est le plus doux lien de la société ; ici on n'en trouve guère.

...Il n'est pas nécessaire de dire l'impression que m'a fait ta lettre. Pour moi, je ne te parle pas encore de mes écoliers, il y aurait de quoi faire des volumes.

Ecris au plus vite, et fais-moi part de tes projets du jour de l'an. Nous sommes avides des nouvelles, des embrassements, des serremments de mains, etc., etc., toutes sortes d'etc. Ton ami le plus attaché.

VI

Saint-Louis de Gonzague.....

Mon cher T**. — Ta mère est ici à côté de moi, sur un de mes bancs d'école, et elle forme avec ses yeux toutes mes lettres avant qu'elles soient commencées (1). Je jouis du bonheur qui a été si longtemps l'objet de mon ambition. Me voilà père d'une petite famille. Une femme qui t'est chère est à ma droite et me rappelle, à chaque moment, le souvenir de mon ami que je me représente dans une direction tout droit devant moi. X** est d'un autre côté occupé à reproduire le modèle d'écriture que je viens de lui faire. Je me demande en ce moment où je t'écris : Que fait-il, *lui*, dans le petit coin du Canada où il a à remplir comme moi une mission grande et sublime ; écrit-il sur un feuillet qu'il va déchirer tout à l'heure des pensées fugitives et disparates ? Effeuille-t-il l'âme de quelque grand homme pour recueillir de vastes inspirations ? Médite-t-il, la tête dans sa main, un avenir superbe et digne de son cœur ?

(1) Il venait d'en faire la triste, la plus triste des expériences.

(1) Cette lettre est sans date, mais elle vient à la suite de la précédente.

Rêve-t-il quelque entreprise gigantesque ? Ou bien des pensées plus simples et plus attrayantes peut-être charment-elles son imagination ? Vit-il par anticipation sur les bords de quelque petite rivière, comme celle dont j'entends craquer la glace derrière moi ? Y fixe-t-il sous un beau dôme azuré et sur une verdure qui ne s'épuise jamais, les dieux, son espoir et la semence de ses neveux ? Oh ! oui, tes pensées sont bien les miennes, tes désirs sont bien ceux d'autrefois ; tu as besoin comme moi d'une atmosphère libre, pure et immense pour respirer ; tu as besoin d'un temple auguste et sans bornes et riche de tous les trésors de Dieu pour admirer, pour chanter et pour vivre ; tu as besoin des astres, tu as besoin de l'harmonie, tu as besoin des soupirs des fontaines, des murmures des forêts et des gémissements des vents pour sentir, pour soupirer à ton tour, pour gémir, pour murmurer des accords que Dieu demande du juge qu'il s'est donné sur la terre. Quand donc nous trouverons-nous ensemble dans le lieu qui nous conviendra ? Je ne sais quelles sont nos destinées, mais je me mets toujours en tête que nous serons un jour réunis pour couler ensemble nos jours. La principale chose qui me fait regretter Montréal c'est cette multiplicité de séparations qu'il m'a fallu subir, et surtout la séparation qui nous a arrachés des bras l'un de l'autre. Nous étions si bien toujours ensemble. Il est si doux l'accord de deux volontés qu'un seul souffle fait mouvoir ! Fallait-il se rendre à la maison où notre jeunesse achevait de se former, nos pas s'y dirigeaient en même temps, et le même logis nous attendait au retour. Là, nous lisions, nous réfléchissions, nous étudions ensemble, nous jasions ensemble ; et nous eûmes ensemble une mère qui nous fut commune, cette mère qui me fit trouver moins amère la perte de la mienne. Puis, fallait-il aller prendre des distractions, nous avions des amis qui nous étaient communs. Nous allions chez eux ensemble faire un grand partage de folies, de pensées sages qui faisaient un amalgame à ne pas s'y reconnaître, mais toujours conduit par la main de l'amitié. Que je regrette nos petites sorties du soir où les Grâces présidaient à nos amusements, où les jeux et les ris nous façonnaient gaiement à l'amour. Je suis loin ici d'avoir toujours une compagnie si agréable, j'aime mieux le plus souvent m'en passer.

Je te réponds que je n'ai pas vu depuis longtemps des héros de poèmes, quoique je paraisse vivre dans la pastorale. Ce seraient tout au plus des Thersites pour Homère. Quel langage assommant ! Un discours de chevaux, de bœufs, de veaux et de poulins nés et à naître le printemps prochain, assaisonné de jurons, de chansons de cage, etc ; telles sont les veillées les plus ordinaires. La généralité entraîne peu d'exceptions. Il est venu avant-hier au soir un vieux bonhomme qui est entré dans la maison comme une église avec son clocher ; il s'est emparé d'un banc sans

façon, s'est mis à crier sur les routes qu'il parcourait, puis d'une voix arde : " Dites donc, madame, vous êtes une T**, n'est-ce pas ? " Mme T** répondit que oui. " Eh ! mon Dieu, je n'ai connu que ça des T** dans le nord, à la rivière du Chesne (1). C'est comme des microbes. (Excusez-moi je parle sans cérémonie). Mais votre propre nom à vous autres, ça doit être des Lacatin : tous les T** que je connais, c'est des T** dit Lacatin. — Pardonnez-moi, nous sommes, nous autres, des T** dit Lavigne. — Diable, ça me surprend ; mais vous êtes de la rivière du Chesne ? — Bien oui, mon mari avait là toute sa famille. — Mille noms, j'ai connu tant de monde à la rivière du Chesne, je dois avoir connu tous ceux-là : c'étaient tous des T** dit Lacatin. Il y avait Pierre Lacatin, Joseph Lacatin, Félix Lacatin, enfin tous de père en fils, j'ai connu jusqu'au quatrième grand-père qui est mort un peu avant le *train* (la rébellion de 1837) ; lui, c'était, je crois, Alexandre Lacatin. Tout ça, c'était la même famille, c'étaient tous des Lacatin." Il a parlé encore fort longtemps de votre généalogie, au point que j'ai été tenté d'adresser cette lettre à M. L.-W. Lacatin. Par là, tu peux juger d'un fort grand nombre de nos villageois (2).

Il est temps que je profite de mon papier pour te parler d'un voyage de malédiction que j'ai fait hier. Tout le monde nous avait dit à Saint-Louis que Russeltown n'était pas à plus de quatre lieues de distance de notre paroisse. Samedi dernier, le temps s'était déclaré assez favorable, la terre avait gelé, une neige légère en couvrait la surface, une belle lune nous éclairait la nuit, enfin tout nous engageait à faire une petite promenade. Je propose à X** de partir la nuit pour faire le petit voyage que nous projetions depuis longtemps, c'est-à-dire de nous rendre clopin-clopant à Russeltown. Mme T** était ravie de nous voir si bien résolus. Nous partîmes. Cependant la neige tombait de plus en plus épaisse, le vent commençait à souffler avec violence, le froid devenait sérieux. N'empêche, nous étions sur la route, avançons. Nous avons pris une route qu'on appelle le "rang des quarante" ; nous voyions la terre se couvrir sensiblement de l'immense linceuil qui tous les ans enveloppe et notre mère nourricière et nos aïeux que nous foulons. Nous marchions hardiment et joyeusement, confiants en ce qu'on nous avait dit sur la longueur du chemin. Nous marchâmes bien longtemps sur ce chemin, la neige commençait à modérer notre ardeur, le froid à nous engourdir. Je crois que nous marchâmes trois lieues, et nous prîmes enfin la route de Durham. Nous marchâmes bien encore cinq bonnes heures et nous arrivâmes au village de Durham. (Nous étions parti à peu près à minuit, il était huit heures.) Là, nous nous in-

(1) Saint-Eustache.

(2) Une bonne partie de cette anecdote était probablement de son invention.

formâmes du village de Russeltown ; on nous avait partout dit que nous n'étions pas bien éloignés, nous nous croyions presque arrivés. Pas du tout. Etant entrés dans une maison anglaise de ce village, un honnête tailleur qui était le chef de la famille, nous reçut avec beaucoup de courtoisie ; il nous fit asseoir, nous engagea à nous reposer un bout de temps, nous fit réchauffer comme il faut, nous parla de différentes affaires, puis nous dit que nous ferions mieux de nous en retourner, parce que nous avions encore cinq lieues à faire pour le moins. A cette nouvelle, nous commençâmes à pâlir ; il était impossible de continuer un tel voyage dans des chemin pareils ; impossible surtout de rentrer chez nous, après avoir fait la folie de venir à pied à une si grande distance. Force nous fût de revenir voir nos pénates. Impossible de dire les misères que ce retour nous causa. X** entra dans toutes les maisons pour se réchauffer. Nous étions ensevelis dans la neige, le chemin s'allongeait toujours ; nous ne fûmesendus que le soir, vers cinq heures. Le seul plaisir que j'eus, fut de jarer avec le tailleur. Je lui fis quelques remarques sur la beauté de ce village que je trouvais fort beau pour n'avoir que quelques années d'existence. Je ne pus m'empêcher d'exprimer mes regrets sur l'état stagnant et apathique des Canadiens qui ne pouvaient offrir après bien des années un village si riche et si beau d'industrie et de goût. Il me dit que le manque d'éducation arriérait les Canadiens. J'en suis bien persuadé. Si tu n'as pas vu Durham, tu le verras, et tu diras comme moi.

Donne-moi les nouvelles que tu as apprises de Montréal. Je t'ai écrit il n'y a pas longtemps ; j'ai reçu ta lettre trois jours après, tu n'avais pas encore reçu la mienne. Tu es plus heureux que moi, sous le rapport des amis et des lectures. Je t'attends au plus tôt. Quant au voyage du jour de l'an, dont tu m'as parlé, j'aurais été bien aise de le faire avant le 3 janvier. Si tu peux m'offrir une place dans ta voiture, passe par ici ; je t'attendrai.

VII

Saint-Louis de Gonzague, 19 janvier 1854.

Mon cher ami, — J'ose espérer que ma missive te parviendra avant ton départ pour Montréal ; si elle te parvenait plus tard, elle ne serait guère à propos. De quoi vais-je te parler ? J'ai beaucoup de choses sur le bout de la langue, mais c'est si peu important que cela m'échappe à mesure que je veux l'exprimer. J'ai peur de m'abrutir et de m'arracher mes dix ongles avant d'avoir pu t'intéresser quelque peu. Et puis j'ai déjà brissé trois belles plumes qui ne veulent pas aller

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général. Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882
DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

No 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582 Rue Notre-Dame
MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930

LOTION PERSIENNE



Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les rougeurs, le masque et autres taches de la peau,

La **LOTION PERSIENNE** est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable **REMÈDE** pour la peau. Ce n'est pas une poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau.

Lorsque la peau est **brûlée par le soleil**, la Lotion Persienne lui rend promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tous les matins à l'eau pour se laver.

La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en bouteilles de 50 cents. Méfiez-vous des contrefaçons.

S. LACHANCE, PROPRIÉTAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

ÉMILE DEMERS.

ÉMILE TRUDEL.

TRUDEL & DEMERS

— LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

ETABLÉ EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUTELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

No 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz

Eau de Raifort iodé.

INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE

United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00

E. A. COWLEY,

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

180 St. JAMES St.

MONTREAL, QUE.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

LE STENOGRAPHE CANADIEN

Abonnement ; Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPÉCIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame
MONTREAL.

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Batisse ^{DE} LA **New-York Life**

MONTREAL.

Telephone Bell 2846.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. - - Réserve - - \$40,000

Directeurs: Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal: A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet Assistant-Général. M. Bienvenu, Inspecteur.

SUCCURSALE STE-CUNÉGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau: Dé 10 heures a. m. à 3 heures p.m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE

Importateur de

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.

Georges Stremensky

Marchand de Tabac et de Cigares

EN GROS ET EN DETAIL

1735, RUE Ste-CATHERINE, 1735.

Tabac Canadien une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE

95½ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Epingles et Pendants d'oreilles, Chaînes, Médailles, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, RUE ST-GABRIEL

MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631, rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de

Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.

Telephone Bell 1238.